

SUPERFICIEL

GROUP SHOW

*UNE EXPOSITION
DE 17 ARTISTES*

**SUPER
FICIEL**

SUPERFICIEL

“L'accidentel, le superficiel et ses vives variations excitent, illuminent ce qu'il y a de plus profond et de constant dans une personne véritablement faite pour les hautes destinées spirituelles.” (Valéry, Variété II, 1929, p. 15).

L'exposition souhaite interroger la notion de superficialité chez des artistes contemporains issus de générations différentes.

Rester à la surface des choses, être incapable de s'intéresser à la réalité ou plutôt tenter de l'oublier, travailler vite fait bien fait, dans une période où le temps est plus que compté : l'attitude superficielle devient presque un paradigme, un enjeu, une attitude de survie. Parfois assumé, très souvent ignoré ou plutôt tû, le superficiel dans l'art est un moyen de détourner les regards pour mieux attaquer le vernis des idées. Mais qu'est-ce qu'être superficiel ?

Du sens sans profondeur

Ce qui garantit que quelque chose fasse sens, ait du sens, ou prenne sens, ce n'est pas sa participation à une profondeur. L'ouvrage de Lewis Carroll, Alice au pays des Merveilles, est l'illustration de ce sens sans profondeur : après être tombée dans un trou et avoir suivi un lapin, changé de taille et participé à plusieurs rencontres sans queue ni tête, l'héroïne remonte à la surface et nous ne sommes pas plus avancés qu'au début de l'ouvrage, sur le sens à donner à l'épopée. C'est ce qui est fascinant. Nous avons vécu l'aventure ou plutôt la multitude d'aventures à ses côtés, nous



⁽¹⁾ Si l'on adhère à l'hypothèse que la plus ancienne sépulture retrouvée serait celle du site archéologique de Sima de les Huesos, Atapuerca, Espagne et date de 350,000 av. J.-C.

avons cru y déceler parfois, si ce n'est une morale, du moins une leçon ; nous avons essayé de saisir le sens de certaines paroles ; nous avons identifié des logiques et des illogismes ; et pourtant, une fois remonté dans le champ de marguerites, tout est toujours aussi flou que lorsque nous lisions le premier chapitre. Lewis Carroll a réalisé une opération de renversement où le profond devient superficiel.

Délaisser la résolution des problèmes pour mieux s'en détacher, revêtir une armure pour ne plus se laisser atteindre, serait-ce une solution pour vivre plus simplement heureux ? Pourquoi poser des questions existentielles, quand on peut vivre dans un instant présent évident ? Les questions laissées en suspens par Alice, et par d'autres héroïnes littéraires, à l'instar d'Emma Bovary ou de Jeanne du roman *Une vie* de Guy de Maupassant, permettent de s'arrêter sur la matière enveloppante de la réalité.

L'exposition se concentre sur la première idée que l'on peut se faire d'une oeuvre. Le premier regard, celui qui nous séduit, nous attire. Cet aperçu pénètre en nous : c'est la phase d'incubation de l'oeuvre et c'est à ce moment-là que la superficialité se développe en nous et met en branle le système de représentation que l'on se fait de la beauté. C'est beau, mais il y a quelque chose que je ne comprends pas, quelque chose que je ne capte pas entièrement, qui me dérange même, et provoque parfois une question : l'écran de télévision brisé de Damien Caccia nous renvoie à une image dévoyée, en sursaut, sans définition. L'envie d'aller explorer l'envers de l'oeuvre nous prend. Elle répond au portrait "Hyacinthe", réalisé à partir de colle traitée à la javel, matière abîmée par les agissements en surface de l'artiste. Cette distorsion de l'image, Arsène Prat l'opère également mais à une autre échelle, celle de l'installation, composant un décor à la manière d'un diorama où tout n'est que surface de projections, nous emmenant vers des lieux numériques infinis, autant de paysages virtuels à l'allure cinématographique. Le tondo de Mathieu Roquigny réalisé avec du papier WC pigmenté nous surprend : c'est si beau et c'est réalisé avec un truc aussi



trivial ? On s'arrête à la surface et c'est tant mieux, parce que ça nous fait un peu réfléchir. Et cette proposition un peu punk nous emmène vers une contemplation simple, juste après la surprise de la matière : une émotion, une réaction, un étonnement et de nouveau, la beauté.

Superficiel politique

Chez Frank Perrin, une atteinte de la surface des images nous est proposée. L'artiste perce la matière de façon aléatoire mais maîtrisée, pied de nez à l'esthétique générale de notre société capitaliste. C'est notamment chez Nietzsche qu'on entrevoit ce genre d'attitudes, "comme dans un rêve, le moyen de fouler la terre, de l'effleurer, de danser et de ramener à la surface ce qui restait des monstres du fond et des figures du ciel."

Le totem mystico footballistique de Pablo Grand Mourcel évoque forcément une iconographie connue et s'ancre dans notre rétine, en tant que la version pop d'une célébration sportive. Ses emblèmes proposent également une iconographie syncrétique, où se mêlent références mythologiques latines, orientales et extra-orientales, traitées de façon désacralisée. Plus loin, la forme inquiétante d'une cagoule à terre de Pierre Bendine Boucar et sa mise en scène photographique dramatisée nous mettent face à un constat : si l'on fait tomber le masque, que reste-t-il ? Y-a-t'il vraiment de la matière sous la surface ? Quelles sont nos attitudes superficielles ? Nous effleurons tous notre téléphone et oublions notre quotidien pour plonger dans les feeds Instagram de personnes que l'on ne connaît pas ou peu. Il s'agit là d'une action qui nous fait oublier le temps, et nous laissons ces fragments de vie défiler sous nos yeux, avec parfois un arrêt sur image : Emilie Brout et Maxime Marion capturent ce que notre pouce pourrait liker et jouent avec nos représentations en peignant directement sur l'écran. Le travail de l'image est chez eux à la limite de l'anthropologie et de l'absurde, et interroge notre identité sous les filtres du numérique. Boris Chouvellon propose lui des enjoliveurs en béton, criants d'inutilité, comme des artefacts archéologiques du futur, des traces trop tôt figées, ruines de matière



contemporaine qui deviennent décoratives par la préciosité de la feuille d'or appliquée légèrement par endroit. Ces jeux de matières continuent avec Bianca Argimon : un objet violent - une batte - devient aussi fragile que les verres en cristal de nos grands-mères. L'artiste mystifie cet objet, déjà lourd de sens, en lui offrant une autre apparence et ainsi, une autre signification, hautement symbolique et cynique. De tels objets bruts nous amènent alors à questionner la surface murale au sens de couche superficielle, et c'est chez Shuck One, un artiste qui regarde et admire les grands maîtres de l'histoire de la peinture qu'un art longtemps décrié, celui du graffiti, s'exprime et nous permet de réfléchir sur les jeux de surface et de superficialité. Ses réalisations engagées utilisent la légèreté de la bombe aérosol pour venir caresser les toiles, les parois et les objets, et nous donner à voir un discours bien au-delà de la simple esthétique colorée et séduisante du street art.

« Le plus profond c'est la peau »

Paul Valéry disait dans *L'Idée fixe* (1934) : « Ce qu'il y a de plus profond en l'homme, c'est la peau. » Pour le poète, les potentiels hantent la surface des choses : les membranes, la peau, sont primordiales, elles mettent précisément en contact l'espace intérieur et l'espace extérieur. Le vivant vit à la limite de lui-même, sur sa limite, et la vie y existe de manière essentielle. Le superficiel est donc primordial. Confrontés à l'irréductibilité du vivant, bien au-delà de la seule question de l'apparence, les artistes d'aujourd'hui interrogent les conditions de visibilité et de présence de l'œuvre. Stéphane Triandé présente ici une pièce initialement prévue pour clore une résidence effectuée en 2020. A cause de la crise liée au Covid-19, l'œuvre a dû être repensée dans sa forme même, et entièrement démontée : l'artiste a alors choisi de littéralement disséquer sa pièce pour n'en montrer que des substances primaires issues de l'environnement naturel du lieu de création.

Les Dust Paintings de Sophie Kitching sont autant de poèmes dédiés à la surface des choses et aux résidus superficiels : l'artiste récupère les copeaux de matériaux trouvés dans son atelier, puis les agrège sur des



feuilles de papier préalablement enduites de colle. Martin Rahin utilise a contrario une matière picturale épaisse, dont il recouvre la toile, à qui il fait subir diverses opérations : coulures, brûlures, entailles, autant de modifications de la surface qui entrent en jeu, et lui permettent d'évoquer de grands chefs-d'oeuvre classiques tels qu'un Titien ou un Tintoret. La photographie prise à l'iPhone vient insister sur l'image et le sens à lui donner, mais y-a-t-il vraiment un sens ? De l'eau bleutée dans un plexiglas parfait, de l'artiste Anne-Laure Wuillai, nous offre l'image d'une mer mise en boîte, balançant au gré des visiteurs ses reflets sur le sol, étonnamment minuscule et qui devient pourtant icône, évocation d'une immense partie de la surface de la terre, recouvrant toute matière. Enfin, Florent Testa étudie dans la nature les formes éphémères des choses et utilise les nouvelles technologies dont l'impression 3D pour explorer de multiples possibilités, cherchant à figer les surfaces et à enregistrer ces dessins passagers. Ici, la superficialité légère et créatrice prend sa source dans la recherche de formes plaisantes, étonnantes, rondes, naturelles, organiques. Elle constitue une sorte d'hommage à la beauté de l'environnement naturel et de ses multiples surfaces.

André Gide écrivait à la suite de Paul Valéry : « Dans le grand désastre du temps, c'est par la peau que les chefs-d'œuvre flottent. »

Camille Frasca et Antoine Py

LES ARTISTES

BIANCA ARGIMON

Née à Bruxelles en 1988, Bianca Argimón vit et travaille à Paris. Après avoir fréquenté l'École nationale supérieure des Arts Décoratifs, les Ateliers de Sèvres et la Rhode Island School of Design, elle sort diplômée de l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris (atelier de Jean-Michel Alberola). Lauréate du Prix du dessin contemporain des Beaux-Arts de Paris / Guerlain en 2016 et du Prix Lafayette Anticipation 2018, elle est actuellement en résidence à la Casa de Velázquez (Madrid).

PIERRE BENDINE-BOUCAR

Né en 1968. Vit et travaille à Nîmes.

L'omniprésence de la couleur dans la pratique plurielle de Pierre Bendine-Boucar est une obsession. Ses thèmes récurrents sont des chantiers chromatiques qui résonnent avec la peinture, l'architecture, la scénographie, la sculpture et l'image. Il mène de manière conjointe plusieurs « chroniques » de travail, qui se nourrissent mutuellement et dont le point commun reste la mise en œuvre de la couleur servie par une utilisation du motif, à savoir, cible, nuage, fleur et trame.

L'artiste porte également un regard précis sur le personnage romanesque de Fantômas, qu'il considère comme un autre type de motif. Depuis 2015, il construit une collection d'ex-voto (« F ») consacrée à ce dernier. Celle-ci se compose d'éléments variés, comme la série des masques/cagoules constituée d'une centaine de pièces. Ces sculptures textiles sont « consacrées » selon un rituel d'intronisation qui leur permet d'intégrer la collection. Le thème initial de ce projet est devenu un prétexte à parler de l'apparence, de sa métamorphose et de son fantasma, évoquant absence, présence, appropriation ou rejet.

DAMIEN CACCIA

Né en 1989, vit et travaille aux Lilas (93). Diplômé de l'École supérieure d'arts des Rocailles et de l'École Supérieure des beaux-arts de Nantes (2014). Co-fondateur de l'artist-run space "Grande Surface" (Bruxelles), il participe en 2016 à la 66e édition de "Jeune Création" (Paris). En 2018, l'artiste participe aux expositions "Angle mort" à Ici.gallery (Paris), "Turn up 3" à Plateforme (Paris) et "Soleil couché" à Un-spaced (Paris) ; en 2019, aux expositions collectives "Mute" Galerie Mansart (Paris) et "États des Lieux" à La Vallée (Bruxelles). Il a également présenté très récemment ses travaux, aux côtés de l'artiste Inès Haym-Domange, à la Galerie Mansart en 2020. Du palimpseste jusqu'à l'expérimentation des techniques numériques en passant par le portrait, sa démarche est dominée par la narration, où le spectateur se trouve convoqué à l'intérieur de la fiction visuelle afin de la co-construire. Cette fiction, constituée par le monde des formes et des couleurs, est celle d'une nature fragmentée, rythmique, aux frontières de l'abstraction. Pour l'évoquer, l'artiste utilise des matériaux divers (acrylique sur verre, béton, plâtre, bâche et tissus déteints à la javel...). Le but est de diffracter la lumière aussi bien dans sa transparence que dans son opacité.

BORIS CHOUVELLON

Diplômé de l'École Internationale d'Art et de Recherche de la Villa Arson à Nice, puis de l'École Supérieure des Beaux-Arts de Marseille, il présente ses oeuvres de façon régulière en France et à l'étranger. Ses sculptures monumentales ont été montrées dans des expositions d'art contemporain à ciel ouvert liées au paysage comme dans les Hortillonnages, art villes et paysages, à la maison de la culture d'Amiens. Dans l'exposition Quatre, dans les Hautes-Alpes. Lors de SAC Mari tra le mura à la fondation Pino Pascali, à Polignano a Mare, en Italie. Ou encore au Château d'Avignon, Se souvenir de la mer. Son travail a aussi été vu lors d'expositions collectives, au FRAC Basse-Normandie, au Musée des Beaux Arts de Calais, au SCVA à Norwich en Angleterre, au centre d'art Argos à Bruxelles en Belgique, au Centre Culturel français d'Hanoï au Vietnam, à Toronto au Canada pendant agYU presents Buy-sellf, au salon de Montrouge ou encore au Mac Val à Vitry-Sur-Seine.

En 2011 à Marseille, le MAC (Musée d'Art Contemporain) lui a consacré une exposition monographique, accompagné d'un catalogue. De 2012 à 2014, il était résident à la cité internationale des arts à Paris. En 2014, il était finaliste des Révélation Emerige ainsi que lauréat du 1% artistique du centre d'incendie et de secours de la Valbarelle. En 2015, il est lauréat du prix des amis de la maison rouge, fondation Antoine de Galbert où il présente une oeuvre monumentale pour le patio de ce lieu. La même année, une monographie Fondations, aux éditions André Frère reprend l'ensemble de son travail. Il présente une oeuvre monumentale La part manquante lors de l'édition 2017 du voyage à Nantes. L'hiver 2018, il séjourne à la résidence Saint-Ange à Seyssins. En 2019, il est lauréat de la bourse Étant donné – FACE Foundation et part en résidence à Los Angeles, où il présente une exposition personnelle à la Show Gallery et réalise deux sculptures dans le désert pour la Biennale de Bombay Beach. En 2020, il présente une oeuvre spécifique pour la Villa Datriis. En janvier et février 2021, il est en résidence à Alte Schmiede Kunstverein/Kulturabteilung der stadt Wien, en Autriche.

Son travail est représenté dans des collections publiques et privées.

HARALD FERNAGU

Sculpteur, plasticien français, Harald Fernagu est né en 1970 à Cherbourg. C'est en rencontrant des individus, des situations sociales ou politiques particulières qu'il ressent le mieux son besoin de créer, d'exprimer, d'interroger. Les 17 années passées dans la communauté Emmaüs de Dijon rendront son approche artistique singulière, militante. Dans l'échange, la parole de l'autre est parfois inaudible, les mots sans conséquences. L'expression qui renseigne se construit alors d'attitudes, de comportements, de décalages masquant qui, pour être entendus, nous obligent à nous déplacer de nous-même. Notre société d'outils, de produits et d'images avance frénétiquement, la lenteur de nos corps peine à suivre. C'est pourtant à travers notre corps que nous éprouvons le réel. Sa palette d'outils se constitue donc de corps, le sien et celui du spectateur, de volumes, d'images documentaires, d'objets, de pratique reprise des arts populaires, d'impertinence dadaïste, de bricolages et de patience. Ses œuvres s'ouvrent toujours au spectateur dans une grande spontanéité bien qu'étant chacune le résultat d'un long processus d'analyse, de multiples décisions et de très nombreuses heures de travail. Le travail d'Harald Fernagu est présenté dans de nombreuses galeries et institutions, en France et à l'étranger.

PABLO GRAND MOURCEL

Pablo Grand Mourcel vit et travaille à Paris.

Diplômé de l'École Duperré, il s'est également formé à la gravure taille douce au sein de l'atelier Velasco et Meller à Paris. Il est illustrateur et designer graphique. Il a collaboré avec l'artiste Steven Harrington en 2011 avant de co-fonder Super Groupe, un laboratoire graphique ayant pour fil conducteur l'illustration et ses différentes applications.

À travers un champ varié de techniques (dessin, sculpture, installation), les images de Pablo Grand Mourcel sont directement influencées par l'iconographie populaire. Il partage aujourd'hui son temps entre son travail de directeur artistique au sein du studio Maison Solide et celui d'illustrateur.

Dans ses réalisations en deux ou trois dimensions, le sport est très souvent à l'honneur chez Pablo Grand Mourcel.

L'artiste a ainsi réalisé une série de trophées, conçus à partir de modules en bois, céramique, plastique, fer ou encore marbre, assemblés sur une tige filetée.

SOPHIE KITCHING

Sophie Kitching est née en 1990 à l'Île de Wight au Royaume-Uni. Elle vit et travaille à Paris et New York.

Diplômée en 2014 de l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs à Paris, elle a également étudié à la School of Visual Arts à New York en 2012. Sélectionnée pour la Bourse Révélation Emerige 2016, elle inaugure le programme d'artiste/auteur en résidence à la Maison de Chateaubriand en 2017. En 2018-2019, elle obtient un atelier à PS122 à New York au sein de leur Project Space Studio Program.

Son travail a notamment été présenté en France au Palais de Tokyo (Appareiller, 2017), à la Villa Emerige, la Maison de Chateaubriand, au 22Visconti, à la Villa Belleville, la Villa Mallet-Stevens, au Centquatre ou encore à la Bibliothèque Nationale de France.

Sophie Kitching a également présenté son travail à New York au centre d'Art et de Recherche Pioneer Works, à Carriage Trade, 67Ludlow, CuatroH, et durant NYCxDesign week, ainsi qu'à Bruxelles (Grande Surface), Francfort (fffriedrich) et Berlin (Studio Jeppe Hein).

En 2017, son premier catalogue monographique Nuits Américaines est publié par le Domaine Départemental de la Vallée-aux-Loups - Parc et Maison Chateaubriand en co-édition avec Lienart (2017). La même année, Sophie Kitching réalise une partie des décors du ballet Don Quichotte de Kader Belarbi pour le Ballet du Capitole à Toulouse. En 2019, elle participe à l'exposition Eco Shifters à la Fondazione La Fabbrica del Cioccolato à Torre en Suisse.

EMILIE BROUT ET MAXIME MARION

Duo d'artistes, né.es en 1984 et 1982, vivent et travaillent à Paris. Émilie Brout & Maxime Marion ont commencé leur collaboration à l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs de Paris.

Leur travail, pluridisciplinaire et portant principalement sur la culture et les usages du web, a été inclus dans la Triennale de la jeune création, Casino Luxembourg (2021), la 5th Moscow Biennale for Young Art (2016) et de nombreuses expositions collectives, dont à la Haus der Kulturen der Welt, Berlin ; Centre Culturel Canadien, Paris (2020), Prix Sciences Po pour l'art contemporain, Paris ; MAC VAL, Vitry-sur-Seine (2019), Redline Contemporary Art Center, Denver (2018), Le Loft, Bruxelles (2017), OCAT Shenzhen (2016), Seongnam Art Center (2015).

Ils ont récemment bénéficié d'expositions personnelles à 22,48 m², Paris (2013, 2015, 2017, 2019, 2021), La Chaufferie, Strasbourg ; Pori Art Museum (2019), Villa du Parc, Annemasse (2018) et Steve Turner, Los Angeles (2017).

ARSENE PRAT

Mon travail s'articule principalement autour de la vidéo, du cinéma et de l'installation. A travers ces médiums, par le détournement, la mise en scène, le montage ou encore le collage, j'interroge ces nouvelles formes de langages. Ces territoires qui nous emmènent vers des "lieux flottants", immatériels, ouverts par l'image numérique. Je veux éprouver le statut qu'acquiert une image quand elle est regardée. Je m'attache à décortiquer les liens que nous produisons pour communiquer dans nos rapports sociaux réels et virtuels.

FRANK PERRIN

Frank Perrin, artiste français basé à Paris, explore depuis plus de dix ans la notion de Postcapitalism, constituant ainsi un catalogue raisonné de nos obsessions contemporaines. Des Joggers aux Yachts en passant par les Défilés, Postcapitalism est un travelling métaphysique sur les idées fondatrices de notre époque.

Le projet Postcapitalism a pour enjeu la capture photographique (tant critique qu'esthétique) de notre monde capitaliste mondialisé. Cette étrange ambiguïté entre la conscience critique de notre modernité et la recherche d'une esthétique séduisante des panoramas de cette même modernité capitaliste, situe les photographies de Perrin dans un entre-deux indéfini. Ainsi, beauté, solitude, vanités, et ce qu'Henry Miller appelait "le cauchemar climatisé" s'entremêlent dans une étrange réalité dépassant souvent la fiction. Frank Perrin articule son regard photographique méthodiquement autour de plusieurs séries autonomes, comme par exemple Défilés, Joggers, Streets, ou Ruins comme autant de segments ou de chapitres d'un monde en constante mutation dans ses pulsions mêmes.

Le travail de Frank Perrin poursuit en quelque sorte les splendeurs et misères du XXI^{ème}, les contours de la beauté paroxystique de notre époque, dans toutes ses démesures et ses vanités même.

SHUCK ONE

Né à Pointe-à-Pitre en 1970, Shuck One découvre le graffiti au début des années 80 à travers des revendications murales indépendantistes aux Antilles. Ce flash eut un effet moteur qui ne l'a jamais quitté et qu'il a emmené avec lui tel un précieux bagage à Paris, où il s'installe en 1984.

Shuck One réalise des œuvres complexes, composées de corps suspendus et d'objets non clairement identifiés, mais qui conservent toujours cette spontanéité, cette sensibilité et cette controverse propres à la rue. Sa force de caractère s'exprime à travers des jaillissements de couleurs et de non couleurs, afin d'en approfondir les sensations, la sensibilité et l'émotion. De son travail, on retient la spontanéité, l'esprit vindicatif et les vibrations rythmiques, comme en écho à la musique afro-américaine contemporaine. Ses peintures et installations restent résolument en prise avec des réalités humaines et sociales, s'inspirant de thèmes et d'événements marquants de la société actuelle. Elles portent l'identité d'une France multiculturelle. L'œuvre fascine par cette double volonté de représenter l'extérieur, la rue, le monde, et l'intérieur, les méandres du cerveau et du corps.

On doit à Shuck One l'invention du « Grafficism », un travail sur toile percutant portant en lui une résonance graphique : l'âme du graffiti, rencontre entre impulsion, élan provocateur, sonorités urbaines et rythme de la musique contemporaine.

Sa philosophie est de transmettre cette conscience qu'est l'éveil, l'émancipation sociale et urbaine. "Je veux redonner à la rue ce qu'elle m'a permis de découvrir, d'observer et de vivre."

Ses œuvres sont dans diverses collections publiques et privées en France et dans le Monde : elles sont notamment conservées au Fonds National d'Art Contemporain, à la Ville de Strasbourg, au Ministère de l'Outremer, à la Fondation Thétis et ont rejoint récemment la collection permanente du MEMORIAL ACTe en Guadeloupe.

MARTIN RAHIN

Martin Rahin est né à Strasbourg en 1987. En parallèle des études de droit qu'il mène jusqu'au Master à Paris II, il découvre la poésie avec René Daumal, René Char, Robert Desnos, Lou Reed. Auteur compositeur et interprète, il compose pour de nombreux artistes et enregistre des musiques pour des productions cinématographiques. Parallèlement, il mène un travail de peintre et de photographe, interrogeant l'histoire de l'art notamment dans des séries liées aux grands maîtres italiens de la Renaissance, et empruntant un langage pictural abstrait pour évoquer avec poésie des images de notre quotidien. Il a été résident de la villa Lena en Toscane.

MATHIEU ROQUIGNY

Mathieu Roquigny (né en 1982) est un artiste français basé à Paris. Diplômé de l'institut Saint Luc in Tournai en Belgique; dans la section photographie et image animée, Mathieu Roquigny entreprend une démarche où hasard, quotidien et humour entrent en interaction. Le jeu, le détournement d'objets mais surtout l'instinct de collectionneur sont des constantes de son travail qui se construit à travers l'ordinaire. L'usage d'un vocabulaire formel minimal et de matériaux modestes confère à ses œuvres une apparente simplicité qui ne fait que renforcer leur redoutable efficacité.

FLORENT TESTA

Florent Testa est né en 1988. Il vit et travaille à Nice.

Depuis plus d'une dizaine d'années, Florent Testa nourrit sa pratique artistique d'activités professionnelles distinctes mais qu'il considère comme complémentaires. Il intervient comme enseignant dans différents établissements des Alpes-Maritimes comme le lycée René Goscinny de Drap dans le pôle numérique pour le DNMADE graphisme et en classe préparatoire Art et Design de l'école ITECOM. Au sein du studio de design smarin, il participe aux recherches autour d'une production artisanale assistée d'outils commandés numériquement. Ses activités parallèles à son travail artistique nourrissent son intérêt premier pour le processus créatif. Matériaux, transformations, techniques ancestrales et nouvelles technologies sont au cœur de sa pratique. Cire d'abeille, éponge de mer, eau, argile mais aussi neige, laine ou sable, Florent Testa a défini son dictionnaire de matériaux qu'il expérimente constamment. Son intérêt pour ces matériaux bruts et simples découle d'un attachement premier au geste et d'un questionnement constant sur la transformation de ces éléments. Face à la fragilité des matériaux qu'il utilise et à la fulgurance de son geste, Florent Testa procède à un archivage photographique et vidéo systématique de ses travaux. [...] L'artiste enrichit sa recherche artistique vers les nouvelles technologies et particulièrement l'impression 3D et son corollaire la numérisation 3D. Nuage (2019) est une étape fondamentale dans sa démarche, lauréat du concours de sculpture "Dialogue avec la médiathèque Marie Toesca" (Ville de Gattières). Ce projet lui permet d'approfondir ses questionnements sur la place de l'art dans l'espace public. Son œuvre est présentée de façon pérenne hors d'un contexte muséal traditionnel. Extrait du texte d'Elsa Guigo, Matériaux Mixtes, 2019

STÉPHANE TRIANDÉ

Ma pratique artistique trouve ses sources dans les hautes herbes car c'est à la recherche du minuscule qu'est né mon intérêt pour les matières évoquant le vivant, recherchant ce qui fait leur altérité et leur singularité.

Tout d'abord attiré par le dessin et l'étude quasi-naturaliste de ces formes, c'est bien plus au travers d'un travail de volume que s'est développée ma fascination pour ce qui peut évoquer la mutation, la transformation ou la métamorphose en empruntant à l'organique naturel et à l'anatomie humaine.

C'est un travail majoritairement sculptural, exprimé au travers de formes qui résultent d'observations parfois triviales et enfantines. Celles-ci laissent transparaître une science-fiction personnelle alimentée par des sujets tels que : la déambulation, entre microcosme biologique et macrocosme urbain — la chair modelable, parfois viscérale et monstrueuse, comme matériau d'étude — ou encore, l'instinct d'assemblage par le bricolage et l'hétéroclite lorsque l'atelier devient un véritable laboratoire d'expérimentation.

ANNE-LAURE WUILLAI

Née en 1987 à Versailles (Yvelines).

Vit et travaille à Nice, dans les ateliers de la Station.

Après l'obtention de son diplôme à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris, Anne-Laure Wuillai s'installe à Nice, où elle est représentée par la galerie Eva Vautier.

Face à la mer, Anne-Laure Wuillai dresse un inventaire d'échantillons, parmi lesquels eaux, sédiments et rivages sont minutieusement répertoriés, conditionnés et classés. Calquant ses prélèvements sur des repères établis, systèmes de mesure et cartographies, elle révèle le paradoxe d'un monde perçu à échelle humaine. Les océans s'intègrent dans des flacons, les mers dans des sachets plastiques étiquetés, tandis que le ciel se mesure en cinquante-trois nuances de bleu.

La sculpture Terrain vague, composée d'un plan d'eau inclinable, symbolise l'archétype d'une vague, évoquant par son mouvement le son de la mer. Par transparence, l'eau projette au sol les reflets bleus outremer d'un paysage marin. Sous la forme d'une vague artificielle pour intérieur, la mer s'introduit ainsi à domicile, au point de rêver à la capturer, la saisir toute entière, jusqu'à s'emparer du monde.



Bianca Argimon
Glass coffin
Verre soufflé 85 x 5 cm x 5 cm
Dalle en béton réalisée par Victor de Rossi



Pierre Bendine-Boucar
Cagoule, 2018
Photographie performative



*Hyacinthe : javel & impression sur colle,
21x30cm 2021.*



*Ecran de veille n°7 : écran, colle, scotch,
35x50, 2020.*

Damien Caccia



Boris Chouvellon
L'enjoliveur, 2019.
Béton et feuille d'or
50 x 50 x 5 cm



Harald Fernagu

Mes colonies, Masque de pluie, 2020

65/23,5/24cm

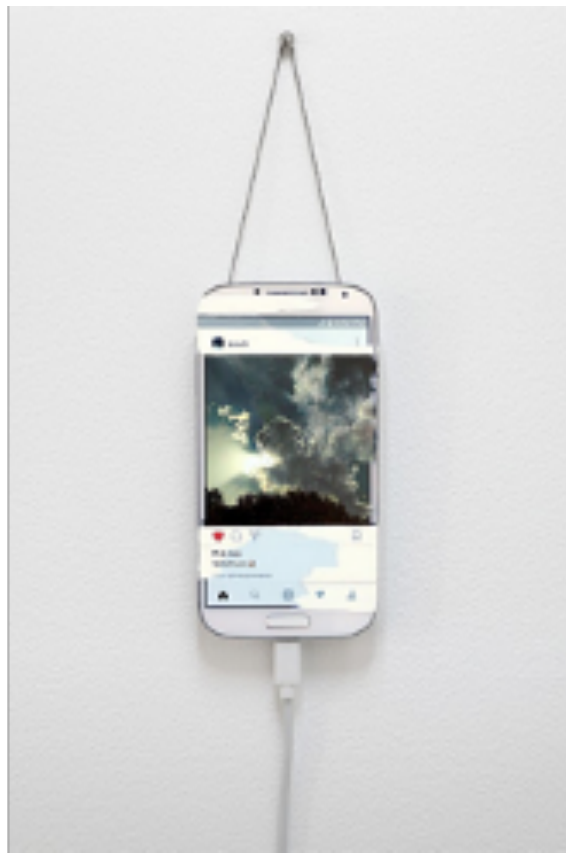
technique mixte: coquillages (Dentallium), masque et statuette africaine du commerce touristique, photographie amateur colon, milieu XX siècle, (lieu inconnu).



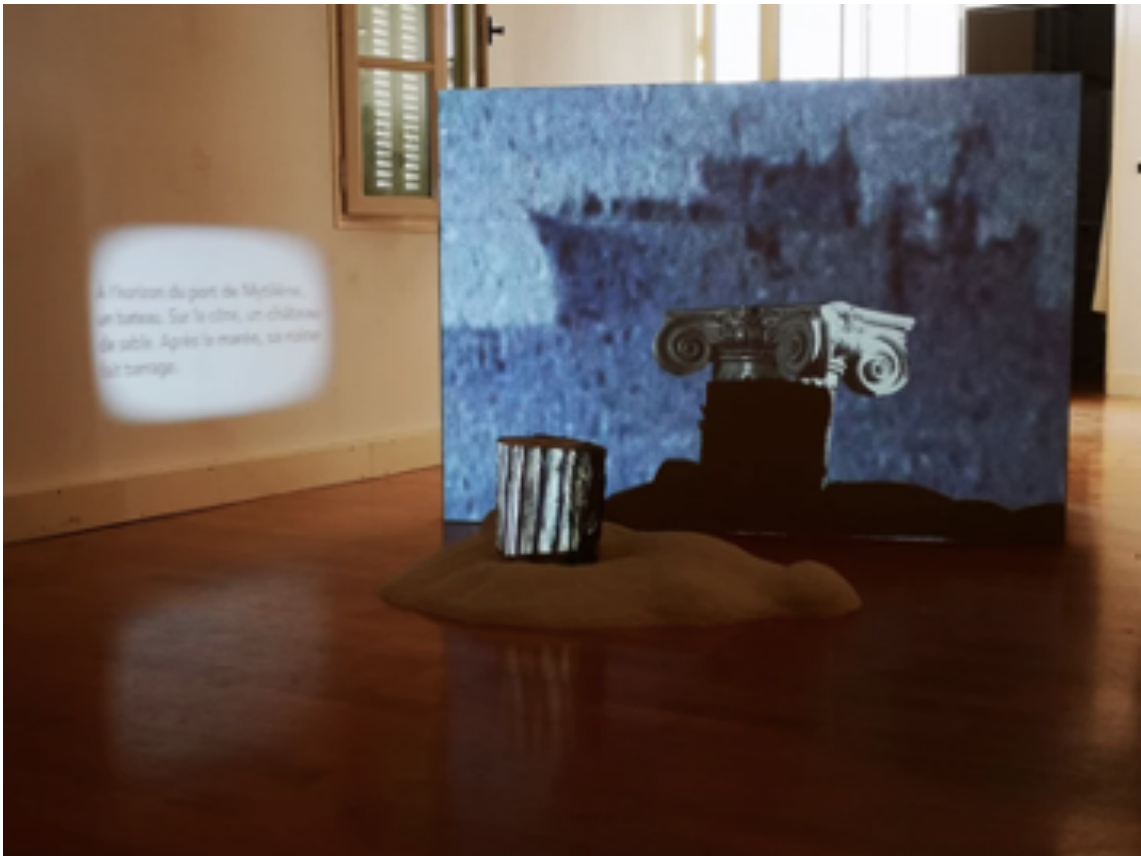
Pablo Grand Mourcel
Trophée GRAZIA, 2020
Matériaux mixtes
Gravure, 2020
Métal



Sophie Kitching
Dust Paintings, 2017
dust on adhesive, mounted on paper
16 x 11 cm each
exhibition view, Room without a view, Arnaud Deschin Galerie, 2017



Emilie Brout et Maxime Marion
Paintings
Huile sur téléphones portables, cordon de soie torsadé, dimensions variables
2017



Arsene Prat

Universal Studio, 2019

Installation vidéo, panneau de bois, sable, souche, vidéoprojecteur

Créée dans le cadre d'une résidence au Dôme festival faisant suite à l'invitation de la ligne de recherche

Le Petit Tour#2 Grèce.



REVENGE

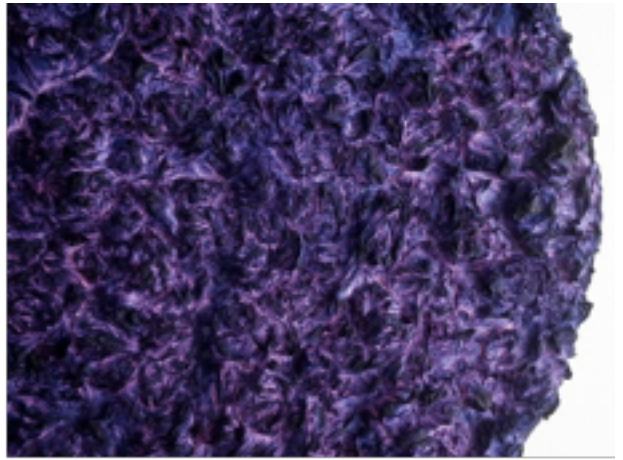
Frank Perrin
BLIND TEST, 2020, Impression sérigraphie sur bois



Shuck One
*Négresse Antillaise, 2012, 60x80cm,
Aérosol, Collage, Dessin, Glycéro sur carton*



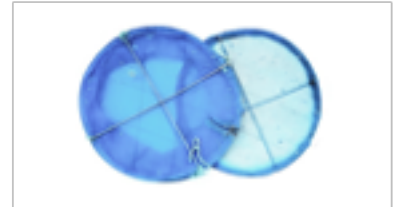
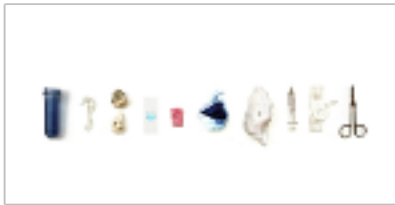
Martin Rahin
Sleeping Venus, 2017
Installation - huile sur toile et photographies



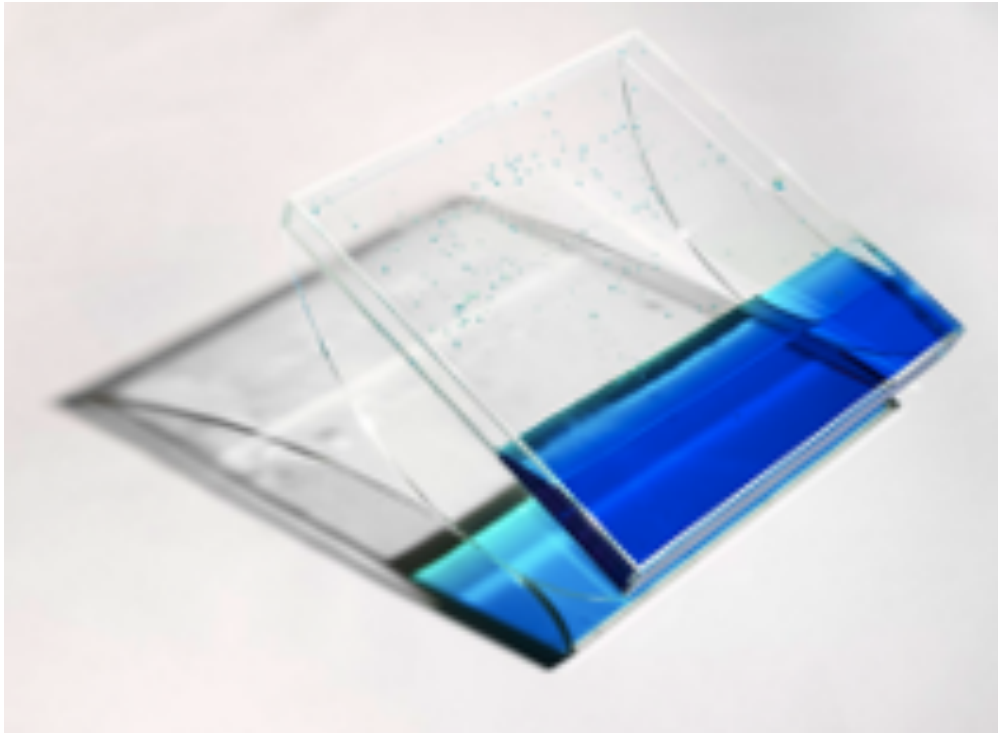
Mathieu Roquigny
Hobergine, 2015
Papier WC, encre de chine
100 cm de diamètre



Florent Testa
Nuage Charybde 2020
Sculpture murale – Assemblage d'éléments en polymère et support aluminium
55 x 60 x 70 cm.



Stéphane Triandé
Les communicantes - la mémoire des huîtres, 2020
Installation, matériaux mixtes



Anne-Laure Wuillai
Terrain vague, 2019
Plexiglas, eau déminéralisée, colorant hydrosoluble, fermeture en silicone
40 x 60 x 60 cm

BIO DES COMMISSAIRES

CAMILLE FRASCA & ANTOINE PY

COMMISSAIRES DE L'EXPOSITION


Après avoir étudié à l'école du Louvre et à Sciences Po Paris, Camille Frasca est devenue historienne de l'art moderne et contemporain, actuellement chargée de mission au Musée national Picasso-Paris, et commissaire d'expositions. Elle a organisé plusieurs événements à Paris et en région, et son goût pour l'écriture l'a amenée à collaborer à des ouvrages d'art et des catalogues d'expositions spécialisés. Elle conseille également des collectionneurs et donne des conférences. Elle développe actuellement des projets curatoriaux à l'étranger, et s'intéresse particulièrement à la relation qu'entretient l'art à notre vie quotidienne.

Antoine Py est un scénographe et designer. Il a fondé FrenchArt agency, une plateforme associative qui crée des résidences d'artistes à l'étranger et conçoit des expositions. Son travail curatorial est axé autour de diverses thématiques qu'il a notamment développé dans un module de conférences appelé "Talk" où artistes, historiens et philosophes étaient invités à venir discuter de thématiques telles que le mauvais goût, l'extra-occidentalité et l'émergence. Il est actuellement commissaire d'expositions indépendant.

Galerie Mansart

PARIS

 @galerie_mansart

 @galeriemansartparis

CONTACT PRESSE

contact@galerie-mansart.fr

5, rue Payenne - 75003 Paris
+33 (0)9 52 48 86 08
galerie-mansart.fr

GALERIE OUVERTE DU MERCREDI AU DIMANCHE DE 13 H À 19 H ET SUR RDV

OPENING HOURS WEDNESDAY - SUNDAY 1PM - 7PM OR BY APPOINTMENT